

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 34

Artikel: Tsacon tint à sè dzeins
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193103>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Eh bien ! voilà ta couche.
Dors-y jusqu'au jour ;
Sur ton front pur ma bouche
Prend un baiser d'amour.
Ne rougis pas, bergère,
Ma mère et moi, demain,
Nous irons chez ton père
Lui demander ta main.

On se demandera sans doute pourquoi nous publions cette vieille romance, d'un caractère si ingénu, presque enfantin. Eh bien, c'est que nous pensons qu'il est encore de nombreux lecteurs qui n'en connaissent pas l'origine et ne se sont jamais douté qu'elle était due à la plume d'un des hommes les plus fougueux de la Révolution française.

Ces couplets, composés quelque temps avant les terribles événements de 1793, et qui eurent d'abord pour titre : *l'Orage*, sont de Fabre-d'Eglantine. La musique, qui est charmante, est d'un nommé Simon.

Disons en passant que Philippe-François-Nazaire Fabre concourut, encore très jeune, aux jeux floraux, où il obtint comme prix une églantine d'or. C'est à partir de ce moment qu'il ajouta à son nom celui de cette fleur.

La vie de Fabre-d'Eglantine fut très agitée. Après avoir été professeur chez les doctrinaires de Toulouse, il se fit comédien et composa diverses pièces de théâtre qui n'eurent guère de succès.

On peut s'étonner que Fabre-d'Eglantine ait composé ce morceau d'un caractère si paisible, si champêtre dans un moment où se préparait une révolution qui allait ébranler toute la vieille Europe. Pour le comprendre, il faut se reporter à la fin du XVIII^e siècle, où un courant idyllique se manifestait dans toutes les productions littéraires, où Marie-Antoinette jouant à la bergère avait au Trianon sa Suisse en miniature, ses vaches, ses vachers et sa laiterie.

Les romanciers, les poètes, las de la ville et des salons, s'étaient épris de la campagne et chantaient les mœurs villageoises. L'élan qui portait les cœurs et les esprits de ce côté-là était si fort, qu'il ne s'arrêta pas même sous la Révolution. Fabre-d'Eglantine n'y échappa point, car il écrivit *l'Orage* peu de temps avant d'être emporté lui-même par le grand orage de quatre-vingt-treize.

C'est ainsi qu'on vit sa romance : *Il pleut, il pleut, bergère*, partager la vogue avec les couplets de la *Carmagnole* et les strophes frémissantes de la *Marseillaise*.

Ami de Danton et de Camille Desmoulins, il fonda avec eux le Club des Cordeliers, fut nommé membre de la Commune le 10 août, puis député de Paris à la Convention. Il vota pour la mort de Louis XVI sans sursis ni appel. Membre du Comité de salut public, il contribua à la confection du calendrier républicain ; c'est lui qui trouva la nomenclature des douze mois de ce calendrier (Germinal, floréal, prairial...).

Attaqué injustement par Robespierre, il fut arrêté et condamné à mort. On raconte qu'il marcha au supplice avec courage, ne s'inquiétant que de la perte d'une comédie satirique politique dont on lui avait confisqué le manuscrit. D'autres ajoutent même que, ce jour-là, il pleuvait, et que sur la charrette Fabre-d'Eglantine s'amusa à siffler l'air de : *Il pleut, bergère*.

Tsacón tint à sè dzeins.

N'est pas défeindu dè bragá onna vouáiretta poru que sái pas po son compto ; et quand on a lo tieu à la bouna pliace, on sè redzoè dè vairè sè pareints, ecliào dè son veladzo et ecliào dè son canton, ètrè oquiè ; et s'on dit qu'on est Suisse avoué honneu, lo faut assebin derè dè son canton et dè son veladzo ; kà vo sèdè :

Tsaquia osi
Tràovè bio son nid ?

et on bon citoyein dussè teni po son pays et po se n'eindrài.

Eh bin, s'on sè braguè cauquiè iadzo, on a bin réson. On père pào bin s'ein crairè on boquet quand son valet a reçu lè galons ào bin que l'a età nonmà assesseu et mémameint municipau ; cein práovè que lo luron est on gaillà dè sorta. Et diéro ne fà-te pas pliési dè vairè on névào, on frère, on cousin ào bin on oncllio que sont dái z'hommo d'attaque et que sont respecttà dè très-ti. Cein, c'est dè l'orgoue bin pliáci.

Et po lo veladzo ; à mein qu'on ne séyé dzalào su lè z'autro, on est tot fiài quand on pào avái on conseiller, qu'on ne manquérai pas la vòta po on coup dè canon ; et s'on a on dzudzo, on assesseu ào bin dái s'officiers et dái z'hommo hiaut pliáci, seimbliè qu'on est mé què lè z'autro, kà tsacón n'ein a pas atant, et coumeint diablo on sè redressè quand on va dein lo défrou, et qu'on préfet, on président, on avocat, on conseiller d'Etat ào bin on colonet vo vint saluà per devant lo mondo et vo totsè la man, et que vo pàodè derè : « L'est dè tsi no ! » Nom de nom ! l'est cein que fà honneu.

Et po lo canton, c'est lo mémo afféré. Que fà pliési dè liairè su lè papai lo nom dè noutron bràvo et respecttablio conseiller fédérat et dái z'autro conseillers que vont pè Berna. Et noutrè colonet et hiaut gradà ! Quand on lè vâi traci à tsévau su lo front dè bandièrè, cré nom ! cein vo fà dè l'effè. Enfin quiet ! on est fiài d'être dè son pays !

Ora po fini, vaité z'ein iena, po fèrè à vairè coumeint quiet on vao adé que sái de qu'on a dein son veladzo oquiè dè mi què dein lè z'autro.

Dou gaillà, ion dè pè lo Dzorot et l'autro dái bords dào lé, bragàvont su lè dzeins dè per tsi leu, su lè grands galàpins, et tsacón volliavè que lo pe grand séyé dein son veladzo.

— Y'ein a ion per tsi no, se desài lo dzorattai, que n'est pas fottu dè passà pè la portetta dè la porta dè grandze sein sè ecliennà ; et quand dái écàorè, la verdzetta dè se n'èclliyi tapè contrè lè hiào.

— Oh ! qu'est-te què cein, repond l'autro, tsi no y'ein a ion qu'est tant grand que l'est d'obedzi dè montà su onna chaula po sè poai motsi.

La charrue.

O genre humain, te nourris-tu
De l'éclat des grandes armées ?
Mieux vaut le produit d'un fétu
Que tant de gloire et ses fumées !
Maudissons le fer des guerriers,
Douce paix, sois la bienvenue ;
Fils du chaume et des ateliers,
Sachons bénir l'humble charrue.

Ouvrez-vous, fertiles sillons,
Grands bœufs, faites frémir la plaine.
Avec le fer nous travaillons
Pour nourrir la famille humaine ;
Doux labeur, sois béni des cieus,
Champs aimés, ma voix vous salue ;
Au sein des sillons généreux
Sachons bénir l'humble charrue.

Poussez, blés verts !... Qu'ils sont épais !
Sur eux s'éleve l'alouette ;
Autour d'elle règne la paix
Et le nid s'ébat dans l'herbette.
Chante encor de simples travaux,
Aucun camp ne s'offre à la vue ;
Tu maudis le fer des héros
Et tu bénis l'humble charrue.

Les épis sont murs... moissonneur,
N'entends-tu pas l'appel des cailles ?
Va ! prends ta faux, pense au glaneur,
Va ! le front serain tu travailles.
Salut à nos champs nourriciers !
Laboureurs, race méconnue,
Notre pain sort de vos greniers ;
Sachons bénir l'humble charrue.

Quand vient l'hiver, agriculteurs,
Le repos frappe à la chaumine :
Ce n'est plus l'heure des sœurs,
Et le bœuf noir en paix rumine.
Chantons autour de nos foyers
Où l'abondance est revenue ;
Enfants des hameaux, ouvriers,
Sachons bénir l'humble charrue.

O.-D.

Histoire de parapluie.

C'était lors des dernières pluies, vers neuf heures du soir. Il faisait un temps abominable ; l'eau tombait comme par torrents. Un Lausannois venant de la gare du Jura-Simplon était arrêté dans une allée du Petit-Chêne, attendant la fin du déluge.

A ce moment passe un étranger s'abritant sous un large parapluie qui lui demande :

— Auriez-vous l'extrême obligeance de m'indiquer le chemin de l'hôtel du Nord ?

— L'hôtel du Nord ? Parfaitement, je vais vous y conduire.

— Je vous remercie infiniment.

— Oh ! il n'y a pas de quoi, je profiterai de votre parapluie, si vous le permettez.

— Cela va sans dire. Prenez mon bras.

Et les voilà partis, sous le parapluie ruisselant.

Ils descendent la rue Pépinet et prennent la rue Centrale. Au milieu de celle-ci, le Lausannois s'écrie :

— Ah ! voici ma porte.